

Jean-Claude Lebensztejn

Miaulique

Fantaisie chromatique



LE PASSAGE

Doxologie du fétu

ἁρμονίη ἀφανῆς φανερωῆς κρείττων
harmonie inapparente meilleure que l'apparente
Héraclite

Lorsque Tigresse ma chatte qui miaule avec les anges entendit pour la première fois Charles Theodore tirer un son de son petit violon (il pouvait avoir cinq ans), elle demeura un court instant frappée de stupeur — comme électrocutée —, puis s'enfuit à toutes pattes : était-ce la qualité ultra-stridente du son que le bambin semblait prendre plaisir à tirer de son instrument, ou l'accord sympathique des boyaux de l'animal réagissant à la corde animée ? Était-ce une furieuse revanche sur le dédain montré par tant d'humains envers la faible qualité musicale du miaulement, cause de tant d'oreilles écorchées, de tant d'insomnies résultant de tant d'amoureuses parties félines ? — Des autres traditions musicales je ne connais rien ; mais je sais que la tradition occidentale classique, non contente d'ar-

Quoiqu'elle les arrache plutôt aux moutons, si j'en crois mes

racher à son usage leurs boyaux aux chats, entend bien tourner leur chant en bour-

rique : musicalement, s'entend. Je ne pense pas seulement au duo des chats faussement

Ce *Duetto buffo di due gatti* (v. 1822) réemploie la *Katte-Cavatine* du musicien danois C.E.F. Weyse (1812) et deux morceaux de l'*Otello* de Rossini (1816) : le duo Rodrigo-Iago (*Se uniti negli affari*), et la cabalette de Rodrigo (*Ah ! Come mai non senti*) ; cf. Edward J. Crafts, « A Tale of Two Cats », *Bollettino del Centro rossiniano di studi*, 1975, n° 3, p. 5-12. Une copie de ce duo l'attribue à un nommé G. Berthold.

attribué à Rossini, ni au duo moins connu de Schack orchestré par Mozart en 1790 (« *Nun liebes Weibchen* »), ni même à celui de Ravel dans *l'Enfant et les Sortilèges*, ni au duo de la souris et du chat dans l'opéra napolitain de Leonardo Vinci *Lo*

cecato fauzo (1719) ; mais au « trio

grotesque » de chiens, chats et ânes (« rossignols d'Arcadie ») que Molière et Marc-Antoine Charpentier composèrent pour l'intermède nouveau du *Mariage forcé* lors de sa reprise en 1672,

Caou, caou, miaou, oua, oua, oua, ou,
miaou, miaou, miaou,
hin han, hin han, hin han, hin han, hin han ;
Ô, ô, ô le joli concert, et la belle harmonie !

ou encore au contrepoint bestial du *Festin du Jeudi-Gras* (1608) d'Adriano Banchieri qui met en scène un chien, un chat, un coucou et une chouette chan-

lectures ; mais Paradis de Moncrif affirme dans une note de sa troisième Lettre sur les Chats que « les bonnes Chanterelles sont de Boyaux de Chat » ; et des caricatures de Cruikshank montrent un chat dressé devant un violon et s'écriant : « *My uncle !* », ou trois chats en pleurs devant un violon couché (v. Cornelis Veth¹, p. 166). La confusion viendrait d'une fausse étymologie de l'anglais *catgut*. J'ai pourtant lu que le shamisen japonais avait des cordes en boyau de chat ; ailleurs, j'ai lu qu'elles étaient en soie, mais qu'un bon shamisen avait un revêtement en peau de chat.



George Cruikshank,
My Uncle !



George Cruikshank,
Le quadrille des chats

1. Références bibliographiques p. 88.

tant sur une basse en latin macaronique

Cucù cucù
Chiù chiù
Gnau gnau gnara gnau²
Babau babau

Nulla fides gobbis ;
Similiter est zoppis.
Si squerzus bonus est,
Super annalia scribe.

Dans la composition musicale européenne du XVI^e au XIX^e siècles, la musique de chat jouait donc sur le registre du charivari. Il faut attendre, sauf erreur, le début du XX^e siècle, les *Berceuses du chat* de Stravinsky, *Pierre et le loup* de Prokofiev, pour qu'on se mette à l'envisager d'un autre point de vue, celui de la caractérisation animale par le timbre (la clarinette), reprenant le principe des concerts d'animaux dans le genre des lithographies de Grandville ou de CM.

*

L'objet de ce texte, c'est le désaccord : un désaccord accordé, qui a sa formule latine. Les musiques de chats mettent en place la contradiction, du moins le paradoxe d'une musique

2. Italien ancien pour miaou miaou.

Une estampe française, à peu près contemporaine du charivari de Molière et Charpentier et intitulée *Concert mélodieux* (B.N. Est., Kd3 fol., t. II, M 30069), montre dans un décor de village un joueur de triangle, un vieilleux, un Turc (?), deux enfants, un âne, une truie, un estropié joueur de trompe (?) et quatre chats en l'air, devant une grande partition où l'on peut lire : *hoïn hoïn, hin haa, mia oo*. Ce genre d'amusement a traversé les siècles. Un médaillon gravé d'époque napoléonienne, intitulé *Concert d'amateurs*, montre une oie qui chante, accompagnée par un chat violoniste, un aigle claveciniste et un chien violoncelliste (B.N. Est., Tf5 pet. fol. p. 13 ; reproduit dans Raabe, t. I, p. 352, avec datation erronée) ; un autre exemple gravé sur bois avec chien, chatte et singe est reproduit *ibid.*, p. 217. On retrouve un orchestre d'animaux,



Adriano Banchieri,
Contraponto bestiale,
Festino, 1608



Concert mélodieux, XVII^e s.



Concert d'amateurs, début XIX^e s.



Grandville, *Nouveau langage musical*, 1828-29

anti-musicale. Et elles le font sur le mode de la plaisanterie — le *squerzus* de Banchieri, plaisanterie au carré (le mot est une latinisation comique du *scherzo* italien). C'est presque toujours le cas des textes classiques sur les chats et leur musique.

Giovanni Rajberti, médecin milanais, auteur entre autres du Voyage d'un ignorant à Paris, écrit son petit livre *Sul gatto* en 1845 comme une facétie (le mot *scherzo* apparaît dès la dédicace, et l'appendice de 1846, intitulé « La coda » (la queue), parle de plaisanterie, d'ironie et de satire. C'est donc sous les auspices de la plaisanterie que les amours bruyantes des chats évoquent les héros de l'opéra ou de l'épopée — y compris l'*Otello* de Rossini paraphrasé dans le duo bouffe de Berthold :

« Parfois je crois être à l'Opéra [...]. Je distingue les gémissements suppliants de Desdémone, les cris sauvages d'Othello, la voix rauque du Doge. Oh, que de morceaux discordants, de chœurs disharmonieux, de dissonances déchirantes à enfoncer tous les théâtres de province ! Mais la plupart du temps il me semble que j'assiste à une petite guerre de Troie livrée en l'honneur d'une toute belle Hélène à quatre pattes, laquelle, égarée, palpitante, s'attend à devenir la proie du plus vaillant. Et ce n'est pas là quelque aberration fantastique de pédanterie antique. Écoutez. Ce sont deux Troyens qui défient et appellent par leur nom les principaux guerriers ennemis. L'un, d'une voix lente, étouffée, tremblante de colère, crie : *Agamemnon !* L'autre hurle désespérément : *Ménélas !*

avec trois chats jouant de la flûte, du violon (et de l'alto ?), dans la planche 66 des *Métamorphoses du jour* de Grandville (1828-29), sous le titre « Nouveau langage musical, ou société d'amateurs exécutant une Symphonie, dans un cercle philharmonique ». Un groupe de quatre lithographies signées CM (B.N. Est., Kd3 fol., t. II, M 30096 à 99) illustre aussi des concerts d'animaux : l'une d'elles, intitulée *Enseignement mutuel du Chant*, montre un âne dirigeant une chorale de chats, chiens, oies et dindons ; une autre, *Suite et progrès de l'enseignement mutuel de Musique*, montre le même âne dirigeant un orchestre animal (sans chats) ; la dernière, *Le Concert interrompu*, figure entre autres un chat qui pète violemment. Enfin, un conte des frères Grimm, « Les musiciens de la ville de Brême », met en scène un âne, un chien, un chat et un coq, dont le concert en quatuor met en fuite une troupe de brigands ; une planche de Bertall illustre la scène dans l'édition Hachette des *Contes choisis* des frères Grimm (1855).



Bertall,
Les Musiciens de Brême, 1855



CM, Enseignement mutuel du Chant, v. 1830



CM, Ils sont assez Savants. Troisième et dernier Enseignement Mutuel de Musique



CM, Suite et progrès de l'enseignement mutuel de Musique



CM, Le Concert interrompu

Je suis persuadé que les doctes philologues comprendraient avec une facilité et une certitude égales tout le reste de ces paroles pleines de rage. »

Vingt-six ans plus tôt, *le Chat Murr* de Hoffmann développait avec complaisance la qualité opératique des amours félines :

« « Mais très-chère, tu as déjà remarqué mon goût extrême pour le chant et la perfection où j'atteins dans cet art : te plairait-il, chère amie, de me chanter un petit air ? » « Ah ! cher Murr, répondit Mimine, je ne suis point, certes, inexperte dans l'art du chant, mais tu sais ce qui arrive à une jeune cantatrice qui, pour la première fois, doit chanter devant des maîtres et des connaisseurs ! — La peur, la timidité lui serrent la gorge, et les plus beaux accents, les trilles et les mordants lui restent misérablement coincés dans le gosier comme des arêtes de poisson. — Chanter un air est alors impossible, et c'est pourquoi la règle veut que l'on commence par un duo. Essayons un petit duo, mon cher, si tu veux bien ! » — J'y consentis bien volontiers, et nous entonnâmes le duo : « Dès mon premier regard, mon cœur vola vers toi » etc. etc. Mimine, intimidée d'abord, fut encouragée par mon puissant falsetto. Son organe était adorable, sa diction douce, délicate, coulante ; bref, elle se révéla excellente cantatrice. [...]

Mimine chanta ensuite, avec une rare aisance, une expression peu commune et une suprême distinction, le célèbre : *Di tanti palpiti* etc. etc. Elle passa magnifiquement de la force héroïque du récitatif à la douceur vraiment féline de l'andante. L'air semblait avoir été écrit pour elle et, le cœur débordant, je ne pus retenir mes exclamations joyeuses. Ah ! — Mimine chantant cet air eût transporté un monde entier de matous à l'âme sensible. — Puis nous chantâmes un duo tiré d'un opéra tout récent, et nous l'exécutâmes d'autant plus magnifiquement qu'il semblait écrit exprès pour nous. Les roulades divines jaillissaient... »

Cavatine du
Tancredi (1813) de
Rossini, décidé-
ment très à
l'honneur dans
cette affaire.
Wagner la parodia
dans *les Maîtres-
Chanteurs*.

L'ironie de cette comparaison est d'un genre lui-même très classique, le genre héroï-comique : c'est celui de la *Batrachomyomachie* (le combat des grenouilles et des rats) attribuée à Homère, et mentionnée dans le livre de Moncrif, lequel pousse les choses jusqu'aux Égyptiens, en faisant appel à toutes les ressources d'une philologie et d'une archéologie où le vrai et le faux sont aussi difficiles à démêler qu'une pelote de laine par laquelle un chat aurait passé. François-Augustin Paradis de Moncrif, conteur galant d'une légèreté aux limites de l'inconsistance, publia anonymement, en 1727, *les Chats*, sur le modèle, dit Octave Uzanne dans l'édition qu'il en procura en 1879, du *Chef-d'œuvre d'un inconnu* de Mathanasius (1714). « Ce fut une plaisanterie de société qui engagea le Lecteur de la Reine à composer cet éloge de la gent féline en forme de Lettres adressées à une grande Dame ; il y prodigua, comme pour se jouer, une érudition pédantesque, à l'exemple de Mathanasius, mais il trompa ses contemporains, qui eurent la faiblesse de le prendre au sérieux, et déchaînèrent sur lui les injures, les chansons, les brocards les plus vifs, comme s'ils eussent voulu retourner contre le panégyriste les griffes de ceux qu'il avait chantés. »

Surtout quand il fut reçu à l'Académie française. Il parut alors, entre autres, dans le style des concerts d'animaux, une parodie de son discours de réception intitulée *LE MIAOU / ou / Très-docte et très-sublime Harangue / Miaulée par le S^r. Raminagrobis / le 29. Decembre 1733. Jour de sa / reception à l'Academie Française, / à la place de M... // A CHATTOU / Chez MINET, au Chat qui écrit. / M. DCC. XXXIV.* (Selon L. Bobis, cette brochure pourrait avoir été écrite par

Moncrif lui-même comme une satire des satires dont il était victime.)

Le livre de Moncrif s'inscrivait dans une tradition vénérable de badinages savants : « Homere n'avoit pas trouvé indigne de sa Muse de décrire la guerre des Rats & des Grenouilles. Un des chapitres de Lucien, traité avec le plus d'agrément, est à la louange de la Mouche ; & les Asnes ont eu la satisfaction de voir faire leur éloge. Comment les Chats ont-ils été négligés ? » L'édition de 1741, agrémentée d'un titre furieusement pédantesque, comportait une préface qui s'ouvrait sur ces mots : « Si des Savans, pour faire parade de leur esprit ou pour divertir le Public, ont fait l'éloge du Poux, de la Puce, du Chien, de l'Oye, du Cheval, du Singe, de la Pie, du Coq, du Hibou, du Pivert, du Grillon, & de je ne sai combien d'autres Sujets *bizarres* ou *mauvais* * ; s'étonnera-t-on de voir notre Auteur s'ériger ici en Panégyriste des CHATS ?

* Bizarres ; comme *la Peste, la Goute, la Fièvre-quarte, l'Aveuglement, la Laideur, la Folie, la Bouë, l'Ombre, le Brin de paille sous le titre pompeux de Doxologie du Fétu, le Rien. Mauvais ; comme la Cruauté, l'Injustice, l'Ivresse, la Sodomie, le Diable.* »

Les Chats à leur tour suscitèrent l'*Histoire des Rats, pour servir à l'histoire universelle*, de Bourdon de Sigrais (à Ratopolis, M. CC. XXXVII), dont le Discours préliminaire fournit une véritable poétique du genre :

Dissertation / sur / la prééminence des Chats, / Dans la société, sur les autres Animaux / d'Egipte / sur les distinctions et privileges / dont ils ont joui person- / nellement, / sur le traitement honorable / qu'on leur faisoit pendant / leur vie / & / des monuments et autels qu'on / leur dressoit après leur mort / avec / plusieurs pieces curieuses / qui y ont raport. // A Rotterdam / chez Jean Daniel Beman, / MDCCXLI.

L'auteur des *Curiosités littéraires* (Paris, Paulin, 1845, p. 93-99) mentionne, outre l'éloge de la Folie d'Érasme, les éloges de l'Ivrognerie (Hegendorff, 1519), de la Rave (Bégotier, 1540), de Néron (Jérôme Cardan), des Rats (Rorario, †1556), de l'Âne, du Pou (Heinsius, 1623-1629), de la Goutte (Coulet, 1728), de l'Enfer (anon., 1759), du Pet (Marti, 1768 ; C.F. Mercier de Compiègne, 1799), des Perruques (Deguerle, 1797), etc. etc. En 1582, une assemblée de poètes publia un recueil de vers grecs, latins, français, italiens et espagnols, sur *la Puce de mademoiselle Desroches*, et l'abbé Barthélemy, auteur du

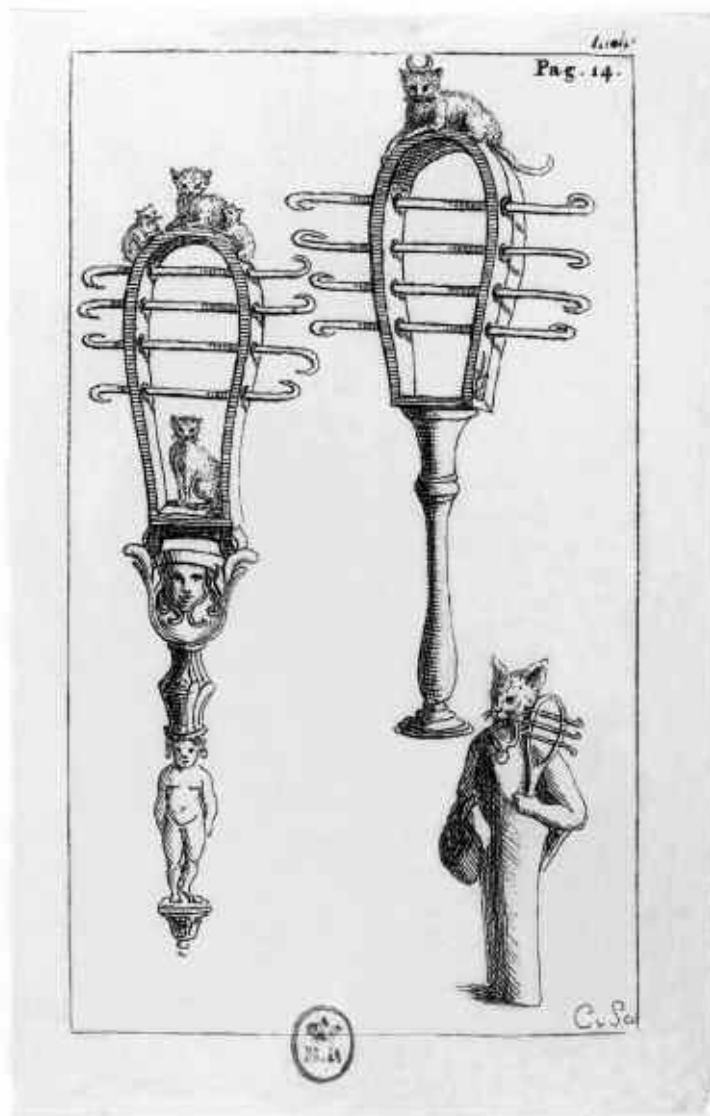
Voyage d'Anacharsis, fit un poème héroï-comique en trois chants sur *la Guerre de puces contre madame la D[uchesse] de Ch[oiseul]*. En 1741, le poète milanais Domenico Balestrieri et quelque quatre-vingts de ses amis publièrent à l'occasion de la mort de son chat un livre intitulé *Lagrima in morte di un gatto*, 280 pages de poèmes en italien, grec, latin, français et un poème en arabe. Cf. Aberconway, *Cat Lovers*, p. 28-31.

« En effet, plus je réfléchis sur les differens interêts de la Societé, plus il me semble que l'amusement, le plaisir, la bagatelle sont des parties essentielles de l'utilité publique, plus je trouve très-nécessaires la plupart des choses qu'on nomme inutiles, & surtout dans le monde littéraire, ces Riens qui réjouissent l'imagination au dépens même de l'esprit, qui dissipent l'ennui, ne me paroissent nullement des riens méprisables, parce que nous sommes autant faits pour être réjouis que pour raisonner.

Ces vérités n'ont pas besoin de preuves, elles portent avec elles une conviction que jamais on n'a mieux sentie qu'aujourd'hui ; on aime la futilité, on court après la bagatelle, ce sont les Divinités du tems que tout Auteur qui veut être lû doit encenser ; leur regne ne sera peut-être pas éternel, mais il est à présent dans son plus grand brillant, le Public est entièrement subjugué. [...]

Je dois ajouter encore que les Chats m'ont donné l'idée de l'Histoire des Rats, & le courage de l'entreprendre, ils ont tant de rapport ensemble, que les derniers m'ont paru mériter le même honneur que leurs ennemis. [...]

Qu'est ce donc que l'*Histoire des Rats* [...] ? [...] c'est un ouvrage de marqueterie, ce sont les *Juvenilia* d'un *Militaire* qui est entre son quatrième et son cinquième lustre ; & de plus, si l'on veut, une Histoire Littéraire, Critique, Morale, Politique, Phisique, Naturelle, Militaire, & presque universelle. »



Charles Coypel,
gravé par Caylus,
illustration pour Moncrif,
Les Chats, 1727, lettre I

Probablement la
déesse Bastet,
figurée en effet
avec un sistre et un
panier. Moncrif a
puisé une partie de
sa science (mais
non son
interprétation du
sistre) dans
l'Antiquité expliquée
de Bernard de
Montfaucon (2^e
édition revue,
1722), t. II, 2^e

Les grâces bouffonnes

Les Chats commencent donc leur carrière en Égypte, pour la conclure à l'Opéra. La musique en est le fil. L'auteur relève l'association du chat et du sistre dans la statuaire égyptienne — un chat qui a devant lui un sistre, un sistre orné de plusieurs chats, un dieu Chat à corps humain tenant un sistre. « Il tient ce Sistre même ; mais avec une dextérité, & avec un air d'habitude qui frappe, & qui découvre qu'il sçait faire usage de cet instrument. Eh ! pourquoi n'y auroit-il pas de vrais rapports entre les instrumens de Musique & les Chats ? tandis que les Dauphins depuis tant de siècles, sont en droit de s'attendrir aux accords de la lyre ; que les Cerfs se plaisent au son de la flûte, & que les Jumens de la Grece aimoient si fort les chansons, qu'on en avoit faite une exprès pour elles, & qui portoit leur nom. »